

édito

# Grippe aviaire : ingérence sanitaire et médias de l'horreur

Olivier Servais

*Ces derniers mois ont vu s'amplifier les gesticulations autour du virus H5N1, dit de la grippe aviaire. Comme son nom l'indique, le virus s'attaque de façon particulièrement virulente aux volatiles, mais des cas de contamination à l'homme existent bel et bien. Pire, une mutation du virus animal en un virus humain est jugée inévitable par des spécialistes. C'est donc d'un risque qualifié de mondial dont nous parlent avec effroi chiffré des experts de tous bords, des hommes politiques en charge des dossiers sanitaires, et même des journalistes. H5N1 dans sa version humaine n'existe pas encore que déjà, tel un messie inversé, on chante sa venue irrésistible à travers toute la planète.*

*Il s'agit d'un risque, c'est-à-dire d'une virtualité, mais que nos décideurs prennent manifestement plus au sérieux que bien des maux dont souffrent nos sociétés. Du point de vue de ses conséquences, donc, H5N1 humain existe de fait déjà réellement. Les péripéties turques du virus illustrent à merveille cette réification d'une potentialité. Pour éviter la forme humaine, que les experts « prédisent » dramatique pour l'homme, tout est*

*aujourd'hui permis. Il s'agit d'abord et avant tout d'éliminer le virus animal par tous les moyens, avant que ce dernier ne mute en version agressive pour l'homme. En Turquie, H5N1 a tué des enfants de petits éleveurs qui vivaient de facto entourés de volailles... Dramatiques conditions d'hygiène, s'offusquent les journalistes ! L'affaire semblait dès lors courue d'avance. Une liquidation massive des gallinacés proches fut en conséquence décrétée. La suite est connue. Comme avec la vache folle, la peste porcine et bien d'autres éradications sanitaires, les médias nous assènent des chiffres anodins, moitié pour nous rassurer, moitié pour alimenter nos angoisses. Trois-mille volailles éliminées par ci, dix-mille par là. Que ne ferait-on pas pour sauver l'humanité ?*

*Et puis un fait, aussi ridicule et dérisoire soit-il, vient gripper cette confortable mécanique de l'épuration. Une dépêche d'agence nous rapporte qu'un éleveur turc s'est suicidé en buvant du défoliant : il n'a pas supporté la liquidation de son cheptel. Ce qui était un risque potentiel le faisait vivre, c'était toute sa vie. Au-delà du drame humain, cet événement autorise bien des questions, notamment sur le rôle des Occidentaux, autoproclamés juges sanitaires du monde. Après le Tribunal pénal international, voici le Tribunal sanitaire international, où, élevages après élevages, l'épée d'un nouveau Damoclès paranoïaque frappe au hasard des constats vétérinaires.*

*Mais qu'y a-t-il derrière ce geste devenu malheureusement si insignifiant ? Rien de moins que la plus injuste des égalités. On applique des règles de sécurité sanitaire identiques au Nord et au Sud au nom de la préservation de l'espèce. Voilà pour une fois un traitement équitable, en apparence. Mais c'est ici qu'on décide des règles et leur application a des implications très différentes. Notre bonne conscience humanitaire, en effet, a tôt fait d'oublier, et bien allègrement, que les parachutes sociaux ne sont pas équivalents là-bas en Turquie (ou ailleurs) et ici en Occident. Tuer un poulet là n'équivaut pas à en tuer un ici. D'un côté, un État protecteur de ses élevages et subventionneur des victimes de la fatalité virale. De l'autre, un État (mais le mot est-il bien choisi...) sans sécurité sociale, sans compensation financière, sans aide à la relance. Bref, d'un côté, un abattage vécu comme le malheureux aléa de l'existence et, de l'autre, un drame humain sans mouchoir étatique. Qui tue-t-on alors en décimant ces poulets ? Ne tuons-nous pas le Sud pour sauver le Nord ? La réponse ne laisse pas entrevoir l'ombre d'un doute.*

*Alors certes, il ne faudrait pas ici céder aux sirènes faciles d'un poujadisme anti-occidental primaire. La maladie est bien réelle. En six mois, H5N1 a tué une centaine de personnes de par le monde. Et si la mutation virale évoquée survient, les perspectives sont affolantes. Mais cela vaut-il un génocide animal qui, de toute façon, ne nous garantit rien d'autre qu'un illusoire répit ? Et ses conséquences humaines ? Le risque H5N1 n'est-il*

*pas dérisoire à côté du massacre animalier, et conséquemment humain, qu'il entraîne? En outre, comparativement aux morts de la guerre d'Irak, de la sécheresse du Kenya ou du cyclone Stan au Guatemala, des épidémies réelles et évitables (malaria, tuberculose ou sida), ce traitement prioritaire ne revêt-il pas une dimension intrinsèquement indécente? Pourquoi dans les drames guatémaltèques, irakiens ou kenyans n'applique-t-on pas cette même égalité de traitement en condamnant les agresseurs américains ou en luttant immédiatement et massivement contre l'intensification de l'effet de serre?*

*Ce n'est pas le seul paradoxe. La menace d'une mutation du virus et de sa transmission accélérée à l'homme est bien réelle. Elle demeure cependant infime. Mais le risque nous guette là, ce soir, demain. Bref dans l'immédiat d'une temporalité rétrécie au risque immédiat. En regard, le réchauffement de la planète, déjà en large partie inéluctable et cataclysmique à long terme, fait figure de risque lointain. C'est un nouveau paradoxe. Avec H5N1, le danger immédiat n'existe pas, il est juste un risque prétendu imminent. Mais c'est ce caractère imminent qui lui donne ses armes. À l'inverse, le réchauffement de la terre est une réalité avérée, mais son ancrage dans une temporalité longue le désarme partiellement auprès de nos contemporains. Ressort pleinement ici une caractéristique majeure de nos sociétés de haute modernité, le risque est reconnu plus réel que l'évènement en lui-même. Se dessinent sans complexe tous les contours de cette société du risque que nous laissons déjà entrevoir les travaux du sociologue allemand Ulrich Beck.*

*La responsabilité des médias est immense dans cet avènement d'un risque réifié. La politique de l'image gérant le cas H5N1 est emblématique de cette fonction d'amplification instauratrice de la peur que jouent les médias. Une poule succombe étrangement, et c'est l'alerte générale concrétisée par les premiers titres des journaux. Un SDF meurt, et c'est la rubrique des faits divers qui l'attend. Deux morts... deux mesures. Le risque devenant la mesure de toute chose... Le nouveau poids du réel.*

*L'affaire devient plus problématique encore si l'on relie médias et monde politique. Il est de notoriété publique qu'une large part de notre classe politique aligne aujourd'hui en grande partie son agenda sur celui des médias; qu'elle y puise une légitimité pour nourrir son action ou qu'elle prétende y répondre par l'annonce d'une velléité d'action revendiquée. Or nous l'avons constaté pour H5N1, les médias favorisent une stratégie d'amplification des risques au détriment d'une analyse critique du danger. Rien de nouveau sous le soleil, les médias doivent être une entreprise rentable... Et pour ce faire, jouer de nos peurs, créer nos angoisses et amplifier nos fantasmes sont autant de ressorts mobilisables pour cette grande œuvre qu'est l'attractivité. Bref la visée première n'est bien entendu plus de critiquer l'information, mais de l'amplifier, voire de la créer. Les médias s'instituent alors en publici-*

*taires du risque, en égéries du danger immédiat. Ce faisant, ils positionnent des risques, des virtualités aux premières lignes de l'agenda de nos politiques. Le monde vu par l'écran n'est plus un ensemble de faits discutables, mais le miroir déformant des peurs que l'on flatte pour mieux prétendre les juguler. Et l'on relativise, voire marginalise carrément, les réalités empiriques, les factuelités dramatiques.*

*Et si H5N1 durait dix ans, faudrait-il tuer tous les poulets africains ? Et avec eux une majorité d'éleveurs de ces pays ? Et si H5N1 ne mutait jamais ?... Alors l'ingérence sanitaire ravageuse se révélerait unilatéralement sous son vrai visage, celui d'un nouveau missionnaire casqué de son néocolonialisme préventif... Une figure de plus de notre ethnocentrisme bulldozer. ■*